

CHAPITRE IV

LA GÉNÉRATION DITE “D’INTERMÉDIAIRE”

MOUSA NDOUR
DAKAR-CAP/VERT
1880 –1976

Cet ancien Imam de la Zawiya de Cheikh Seydil Hadji Malick Sy de Dakar et disciple de ce dernier était le fils du célèbre vieux Abdoulaye Ndour, un ami intime de Maodo.



Né au mois de Mai de l’année 1880, Moussa Ndour fut un grand disciple très distingué du Cheikh et reçut de lui une formation islamique d’envergure.

D’après le témoignage de son fils Pape Moustapha Ndour, ancien combattant de l’armée française , recruté comme tirailleur lors de la seconde guerre mondiale, Moussa Ndour a eu lui aussi à défendre les couleurs de la France lors de la 1^e guerre mondiale de 14-18 , avec son frère Omar Ndour, tombé, d’ailleurs dans les champs de l’honneur à Marseille.

Sa petite taille faisait de Moussa un homme brave au moral d’acier, un homme solide , armé de principes, bref une grande personnalité du pays aux vertus incommensurables. Doté d’une forte culture arabe, sa formation religieuse

effectuée auprès de son marabout Maodo, sur ordre de son père, Gorgui Abdoulaye Ndour extériorisait un sentiment d'amour que ce dernier portait envers son ami Al Hadji Malick Sy.

Ses relations avec le Cheikh étaient très étroites et celui-ci tenait trop à son disciple sur lequel il fondait beaucoup d'espoir quant à son avenir. Le Cheikh faisait suivre un enseignement d'une grande valeur à son élève qui semblait subir les exigences de son maître. A ce propos, Maodo allait beaucoup insister sur une fameuse phrase, ô combien importante, contenue dans un livre islamique que son Ndongo parcourait avec lui . Il prenait le soin de la lui faire répéter plusieurs fois, jusqu'à ce que le jeune Mousa maîtrisât complètement le sens. Ainsi, le Cheikh avait fini par faire comprendre à son élève qu'il n'avait pas droit à l'erreur, car appelé demain à être devant une foule de fidèles. Mais le fils du vieil Abdoulaye, avait-il bien perçu le message de son maître ? Cette méthode rigoureuse que le Cheikh faisait sienne et qu'il inculquait à son disciple avait permis aussi au jeune Mousa de renoncer à toute convoitise d'un éventuel emploi.

De l'avis de Maodo, la réussite de son fils Mousa ne pouvait trouver sa source que dans les études, l'éducation religieuse et l'enseignement (jangi – jangg - ak-jangalé).

C'est dans cet ordre d'idées que le maître suivait avec une volonté tenace son disciple et ne négligeait aucun détail devant influencer sur sa bonne conduite et sa réussite. Cette forme d'éducation reçue avait intelligemment forgé le jeune apprenti religieux en un grand érudit qui respectait scrupuleusement les recommandations de son guide , et lui avait permis encore de gagner une bonne longueur d'avance sur ses pairs. C'est ainsi que le courageux Moussa avait inlassablement côtoyé Cheikh Seydil Hadji Malick Sy pour ne plus jamais se démarquer de lui avant de devenir un peu plus tard grand Imam à la Zawiya du maître de 1948 à 1976. Et avec le poste de Naib (le second de l'Imam) qu'il occupait pendant dix ans, Moussa avait bien rempli son contrat. Soit, près de 40 années de fonction à Dakar, après la disparition de l'imam titulaire, Al Hadji Pedr Diop. Cette fonction d'imam qu'il a eu donc à occuper pendant tout ce laps de temps fut remarquable. Et d'ailleurs, Il fut durant

toute sa vie un modèle dans la constance et avait scrupuleusement respecté les chartes de la religion. Et c'est Ponzio, représentant de la colonie Française à l'époque qui eut à faire les frais de sa régularité lors d'une fête de l'Aid El Kebir que Imam Moussa avait lui-même dirigée : le représentant politique Français n'avait pu la présider faute d'un léger retard.

Et pour toute explication, l'imam, convoqué au bureau du gouverneur par son excellence Ponzio, fit d'un ton ferme, et même menaçant, connaître à ce dernier toute son ignorance et ses carences en matières d'affaires religieuses, avant de lui faire comprendre que l'Islam est régi par des règles et chartes bien définies.

Mais au lendemain de son entretien avec le représentant Français, l'Imam Moussa reçut depuis Paris une haute distinction de la part des autorités Françaises, honorant son courage, son franc-parler mais surtout sa belle démarche à vouloir dignement agir pour la cause religieuse de son pays. Soucieuse de préserver l'esprit d'éthique, de démocratie, ainsi que le respect des mœurs entre les deux peuples, la France avait donc intérêt à agir dans le bon sens. Son geste interprété comme un rachat envers l'Imam Moussa semblait réparer les erreurs de Ponzio et avait davantage contribué à renforcer les liens patriotiques et amicaux existant entre la France et ses fidèles anciens amis combattants. En plus de ce geste, les érudits adeptes de la confrérie Tidjane, taalibés et étrangers vivant au pays de la Téranga ne tarissaient pas d'éloges envers l'imam Moussa .

Sa force de caractère et son honnêteté, aimées et louées par les plus grands dignitaires religieux du pays, comme le grand Thierno Sai'd et son ami Ibrahima Diop Serigne de Dakar étaient d'une haute portée.

De fait, ce qui faisait l'originalité de l'érudit serigne Mousa, c'est surtout son Horma* dans l'exercice même des fonctions qu'il assurait avec la plus grande transparence. L'homme était un sage plein de vertus qui prêchait toujours les bonnes actions entre les musulmans. Ses superbes qualités ne lui permettaient guère de traverser les fidèles, venus nombreux prier dans la mosquée où il dirigeait les cinq offices.

*Respect notoire

Il préférerait plutôt emprunter l'autre passage menant directement à la petite chambre de l'imam, nous renseigne son fils Pape Moustapha Ndour.

Cumulativement à ses charges d'Imam, Moussa assurait la fonction de juge-asseur au tribunal musulman de Dakar, ses services étaient offerts au Sénégal tout entier.

Il était très sollicité dans son métier qu'il exerçait avec droiture, rigueur, sérénité et confiance. Ces qualités réunies lui permettaient de venir à bout des dossiers les plus compliqués et de les traiter avec succès. Et ses compétences allaient être très vite reconnues lorsqu'un jour, un verdict qu'il avait prononcé dans un procès fut contesté, puis soumis à une juridiction algérienne. Mais quelques temps après, la révision du procès lui donna raison.

Félicité par un de ses amis étrangers nommé Han, très satisfait et honoré du verdict final, Imam Mousa s'en remettait toujours au bon Dieu, l'omniscient et ne semblait jamais savourer un succès sur ses adversaires.

Son degré d'érudition et sa profonde culture religieuse séduisaient plus d'un. Sa bonne diction arabe lui avait servi de s'associer avec beaucoup d'amis Chérifs, originaires de la Mauritanie, qui étaient tombés sous son charme.

En 1976, lors de sa disparition, Imam Moussa Ndour avait drainé une foule immense constituée d'érudits, de chefs coutumiers, et de personnalités politiques du Sénégal. Ils avaient appris avec beaucoup de regret le décès du sage et avaient tenu ainsi à l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure à Yoff.

Ce décès avait profondément touché aussi un de ses plus fidèles compagnons maures, Faradj absent du territoire Sénégalais pendant plusieurs années. De retour du pays, cet érudit réputé pour ses dons de génies avait singulièrement marqué sa surprise devant la famille du défunt. Il alla sans tarder se recueillir sur sa tombe et formula d'impressionnantes prières qui ne pouvaient que révéler la grande dimension spirituelle et la baraka du disparu. A Yoff, Imam Moussa devient ainsi la première personnalité religieuse du pays à être inhumé sur cette terre léboue. Un superbe mausolée en forme d'une mosquée lui a été construit juste à l'entrée des lieux.